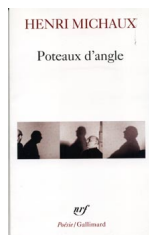


Je connaissais le *Poteau d'angle* paru en 1971 aux éditions de l'Herne – je revois le mince volume à couverture rouge – j'avais raté les ajouts parus en 1978 chez Fata Morgana et négligé les nouveaux *Poteaux* – Deux grandes balises et un poème final de « retour à l'effacement / à l'indétermination », paru en 1981 chez Gallimard.



Pourquoi ai-je emmené avec moi, dans mes montagnes, ce livre republié en 2004 dans la collection *Poésie*/Gallimard, 400^{ème} volume de la collection ? Sûrement à cause de son titre – ce trou qui permet au regard de pénétrer comme à l'avance - et parce que feuilleté j'y ai reconnu ce style lapidaire dont les éclats sont toujours des événements pour le corps, enfin parce que je connaissais Henri Michaux, la fascinante singularité nos regards et cadastre nos chemins dans le paysage poétique du XX^e siècle de ce désorienteur, qui, à nomadiser en ses propriétés, nous jette toujours à côté, dans la question et l'énigme. Je sais maintenant qu'il répondait à une attente, attente que la parole qui brûle dans ce mince ouvrage ne saurait combler mais aiguiserait au contraire : « non, non, pas acquérir, écrit Henri Michaux. Voyager pour t'appauvrir. Voilà ce dont tu as besoin. » L'étrange leçon ! Si contraire à tout ce qui grillage : « toute une vie ne suffit pas pour désapprendre, ce que naïf, soumis, tu t'es laissé mettre dans la tête – innocent ! – sans songer aux conséquences » et si tonique pour traverser nos temps incertains où garder une posture humaine, rester ouvert à de l'humain en formation, est la question, le « grand combat » et l'insoumission, toujours le chemin vers une « paix dans les brisements ».

Il y a un côté « manuel » dans ce livre, un côté « pensées », un stoïcisme travaillé par le Tao d'où cet ensemble de sentences écrites par un « barbare » qui serait passé par l'Asie. La tenue d'Henri Michaux y est toujours originale. C'est celle d'un aventurier de l'intérieur : « tu veux apprendre ce qu'est ton rôle ? Décroche. Retire-toi en ton dedans. Tu apprendras tout seul ce qui est capital pour toi car il n'est pas de gourou pour ce savoir ».

Ces *Poteaux d'angle* sont comme autant de bornes qui ne bornent pas, ils ne cadrent que l'écart, l'affût, la préparation au bond, au saut de côté. De ce côté-là sont nos *lointains*, inatteignables bien sûr, nous vouant à une marche interminable au point que « la mort

cueillera un fruit encore vert ».

Ces *Poteaux d'angle* servent tout au plus à délimiter des champs jonchés de cailloux, de rocs. Ce sont des vergers de pierres car selon la leçon de Lao-Tseu, ces injonctions sont des fruits. À peler !

Allez ramasser ces pierres, cueillir ces fruits. Ils se goûtent sur la langue. Saveur et savoir mêlés. Laissez-vous prendre, chaque pierre est une surprise. Et celle-ci est saxifrage – Ah ! l'énergie disloquante de la parole de poésie ! – elle casse, disloque, ouvre en deux, réveille car s'adressant à lui-même, c'est nous, lecteurs, qu'il atteint.

« Voûtés d'un grand silence », c'est ainsi que nous sortons de la lecture de ces *Poteaux d'angle* , comme leur auteur alors qu'il sortait d'une exposition de Paul Klee.

Silence, fruit de l'action poétique !

Alain Freixe

Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, *Poésie*/Gallimard, N° 400